

PQ  
1981  
D6J4



l'air - sans - terre, ou l'air  
mort d'Arthur?

Edinburgh; who, in order to obviate the inaccuracy arising from the conducting power of the vessel, employed a hollow cylinder of ice.

*Experiments on the Velocity of Air issuing out of a Vessel in different Circumstances; with the Description of an Instrument to measure the Force of the Blast in Bellows, &c.* By Mr. Banks, Lecturer in Natural Philosophy.—The author announces the object of this inquiry in the following proposition:

'If an elastic fluid is generated in a given vessel, or any way contained in it, and at liberty to issue out of the said vessel through a given aperture, to determine the resistance which the vessel meets with from its action, or the power which it has of communicating motion to the vessel, as in a sky rocket, Saddle's steam-engine, &c.' His conclusions are, that a pressure equal to 33 feet of water will expel air out of the aperture of a pair of bellows, with a velocity of 845 feet per second; one foot of water will produce a velocity of  $147\frac{1}{2}$  feet; and one inch, of 42 feet per second, equal to 20 miles in an hour. The instrument described seems adequate to the purpose for which it is designed; and, if we mistake not, an apparatus constructed on a similar principle is not unfrequently applied to the steam-engine, to measure the elastic force of the steam.

*Observations on the nervous Systems of different Animals; on original Defects in the nervous System of the Human Species, and their Influence on Sensation and Voluntary Motion.* By John Hull, M.D.—In a former work, Dr. Hull enumerated some peculiarities in the structure of the focus, when either the number or the proportion of some of its parts was greater than the natural standard; in the present essay, he proposes to give an account of certain defects that have been noticed, and particularly defects in the nervous system. After some remarks on the structure of the brain and nerves, in the different classes of animals, arranged according to the plan proposed by M. Cuvier, he lays down what have been termed the laws of the nervous system, as far as they respect sensation and voluntary motion. Though there be a variety of facts which seem to demonstrate that the brain is the exclusive seat of sensation, in man and the more perfect animals, yet it is still undetermined whether the *Sensorium Commune* resides in the whole of the brain, or in any particular portion of it. There are some very striking cases on record, which shew that the brain may experience an almost total destruction of its parts, without either sensation or voluntary motion being impaired, provided that the injury is gradually produced.

**JEAN SANS-TERRE**

**O U**

**LA MORT D'ARTHUR,**



# JEAN SANS-TERRE

O U

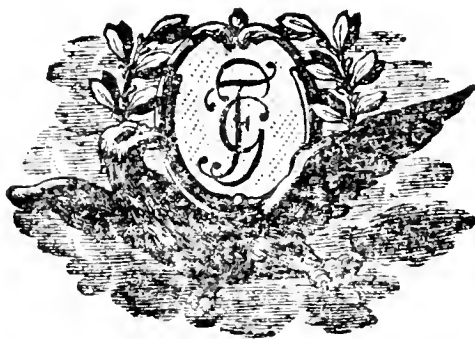
## LA MORT D'ARTHUR.

### *T R A G É D I E,*

En trois actes & en vers.

*Par M. DUCIS , l'un des quarante de l'Académie  
Françoise.*

Représentée , pour la première fois , sur le Théâtre  
François de la rue de Richelieu , le mardi 28  
juin 1791.



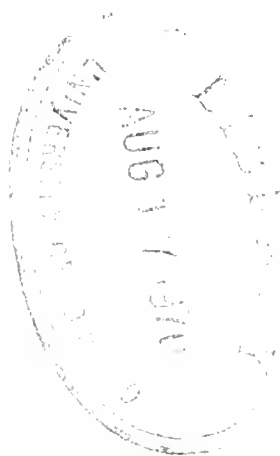
A P A R I S,

Chez GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, quai des  
Augustins, n°. 17.

---

M. DCC. XCII.

PQ  
1981  
D-74



## AVERTISSEMENT.

**J**E me suis apperçu, aux représentations de cette tragédie, lorsqu'elle étoit en cinq actes, que les deux derniers n'intéressoient que foiblement ; mais c'est le public, que le sentiment ne trompe jamais, qui m'a ouvert les yeux ; c'est lui, & lui seul, qui m'a fait connoître cette faute essentielle à laquelle, peut-être, j'ai été entraîné, sans le savoir, par l'affection même dont je m'étois passionné pour mon sujet. J'aurois dû penser que, du moment où Arthur, cet enfant si aimable & si malheureux, est privé de la vue, c'est, en quelque sorte, pour le public, comme s'il étoit privé de la vie. Il semble que la lumière du jour, en s'éteignant pour lui, fasse disparaître, en même temps, l'intérêt de la pièce pour le spectateur. J'ai donc pris le parti de la resserrer en trois actes, & de courir, à grands pas, vers mon dénouement, en hâtant la mort d'Arthur & de sa mère. J'ai fait périr ce prince par la main du roi, son oncle ; parce qu'en effet ce roi perfide & barbare, le poignarda lui-même, & qu'il m'eût été impossible de démentir l'histoire sur un fait aussi connu ; mais j'ai cru devoir le punir, en quelque façon, en lui faisant annoncer par Hubert une mort funeste & terrible qu'il trouveroit dans une coupe empoisonnée ; & j'ai suivi, en cela, Sakespeare, qui le fait expirer devant les spectateurs, par ce genre de mort, dans les douleurs les plus cruelles.

On n'ignore point que c'est Sakespeare qui m'a fourni la scène où le roi Jean engage Hubert à brûler les

yeux du jeune Arthur avec un fer rouge , & celle où Hubert tâche , mais en vain , d'exécuter cette horrible commission. Ces deux scènes sont dignes du pinceau de ce grand poète , quand il excelle ; & c'est la seconde de ces deux scènes où Arthur parle avec tant de charmes & d'éloquence à Hubert , qui m'a comme forcé , par la vive émotion dont elle m'a pénétré , à faire passer ce sujet sur notre théâtre.

Il ne me reste plus qu'un desir à former : c'est que l'intérêt du sujet fût actuellement pour soutenir , pour animer tout l'ouvrage ; c'est qu'instruit par le public d'une faute capitale , j'aie été assez heureux pour la corriger , & couvrir , s'il se peut , en partie du moins , les autres fautes qui me sont échappées. Au reste , je ne puis trop remercier les acteurs qui ont représenté cette pièce. Sans parler des talens de chacun d'eux en particulier , & de ce que je leur dois de reconnoissance , pouvois-je , dans le rôle d'Arthur , de ce jeune prince , à qui je donne dix ou douze ans , souhaiter une voix plus tendre , une figure plus charmante que celle de Mlle. Simon ? Pouvois-je sur-tout desirer plus de grace , plus d'ame , plus d'intelligence ? Que pouvoit-il me manquer dans le rôle d'Hubert , puisque c'est M. Monvel qui l'a rendu ? Par quelles nuances délicates fait-il allier les tons les plus voisins du familier avec les accens les plus mâles ou les plus déchirans de Melpomène ! Par quelles ressources prodigieuses se met-il toujours en mesure avec des moyens foibles , sans jamais rien faire perdre aux effets les plus larges & les plus

frappans de la scène tragique ! Quelle obligation ne lui ai-je pas dans le personnage d'Hubert ! C'est pour Arthur qu'il respire ; c'est pour Arthur qu'il craint & qu'il espère. Il ne veille , il ne parle , il ne se tait , il ne dissimule que pour lui. Il est pour lui , dans cette tour sinistre , comme une seconde providence , toujours attentif , toujours présent sur les pas d'un tyran soupçonneux & féroce , qui rode dans ses cachots , & semble y flairer ses victimes. Quelle affection ! Quelle inquiétude ! Quelle vigilance ! L'ame d'Hubert ou de M. Monvel est par-tout. Cet acteur extraordinaire sent toutes les passions , se transforme dans tous les personnages. Voilà le secret des Duménil & des le Kain. Comme eux , il répand , de tous côtés & dans les moindres détails , ce charme d'une création perpétuelle , cette énergie douce ou brûlante de la nature , ce feu de la vie qui le consume lui-même , & dont il anime si heureusement ses propres ouvrages.

---

---

## P E R S O N N A G E S.

JEAN, Roi d'Angleterre, surnommé Jean Sans-Terre. . . . . *M. Talma.*  
CONSTANCE, Duchesse de Bretagne, veuve de Godefroi, frère du Roi Jean Sans-Terre, & mère d'Arthur, sous le nom d'Adèle. *Mme. Vestris.*  
ARTHUR, jeune Prince, âgé de dix ans, fils de Godefroi & de Constance, neveu du Roi. *Mlle. Simon.*  
HUBERT, commandant en chef de la tour de Londres. . . . . *M. Monvel.*  
NÉVIL, commandant en second dans cette tour. . . . . *M. Chatillon.*  
KERMADEUC, vieillard Breton. *M. Desrochers.*  
Un OFFICIER. . . . . *M. Sinclair.*  
Un SOLDAT.

## P E R S O N N A G E S M U E T S.

GARDES DU ROI JEAN.  
TROUPE DE SOLDATS.  
PEUPLE.

*La scène est en Angleterre, dans la tour de Londres.*

JEAN



# JEAN SANS-TERRE

O U

## LA MORT D'ARTHUR.

TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une grande salle de la Tour de Londre , sur laquelle ouvrent plusieurs prisons.*

---

### SCENE PREMIERE.

HUBERT *seul.*

**L**E Roi paroît troublé. Que craint-il? Et pourquoi Veut-il s'entretenir avec Névil & moi? Assiégé de terreurs , tremblant pour sa couronne, Est-ce encor des complots , des forfaits qu'il soup-  
çonne ?

Haï de ses sujets , timide & furieux ,  
Tout est piège , révolte ou poignard à ses yeux.

A

Triste sort d'un tyran mal sûr du diadème !  
 Plus son peuple frémit , plus il frémit lui-même.  
 Faut-il qu'en cette tour , devoir trop rigoureux !  
 J'observe de si près les pleurs des malheureux !  
 N'importe : demeurons dans ce séjour du crime.  
 Peut-être j'y pourrai sauver quelque victime.  
 Auprès d'un Roi cruel , de son peuple ennemi ,  
 L'innocence à toute heure a besoin d'un ami.

## SCENE DEUXIEME.

HUBERT, LE ROI JEAN, NÉVIL,  
 GARDES.

LE R O I.

*A ses Gardes.*

SORTEZ.

*Ils se retirent.*

De cette tour , Hubert , ma confiance  
 Vous remit dès long-temps la garde & la défense.  
 Vous , Névil , dans ce fort vous commandez sous lui :  
 J'y viens chercher moi-même un azile aujourd'hui.

*Il s'assied. Hubert & Névil prennent place à ses côtés.*  
 Parmi ces prisonniers qu'il faut craindre sans doute ,  
 Il en est un sur-tout , amis , que je redoute ,

H U B E R T.

Et qui ?

LE R O I.

Ce jeune Arthur , le fils de Godefroi ,  
 Ce seul fils de mon frère , & qui crut être Roi.

# TRAGÉDIE.

3

N É V I L.

Ciel , qu'entens-je ! En mourant , quoi , Richard ,  
votre frère ,  
N'a-t-il pu vous léguer le sceptre d'Angleterre ?  
A son neveu , sans doute , il vous a préféré ;  
Mais il en eut le droit , & ce droit est sacré.  
Seul , entre Arthur & vous , du sceptre il fut l'arbitre.  
Son testament enfin n'est-il pas votre titre ?  
Couronné sous nos yeux , sur votre trône assis ,  
Vos droits depuis long-temps ne sont plus indécis.  
A la mort de Richard , s'il eût vu la lumière ,  
Godefroi , votre aîné , succédoit à son frère.  
Sans débats sur le trône il eût d'abord monté ;  
Mais son fils , mais Arthur en put être écarté.  
Il le fut par Richard ; & , dès ce moment même ,  
Son choix a consacré vos droits au diadème.  
Et je ne comprends pas comment , dans votre cœur ,  
Il entre quelque doute ou la moindre terreur.

H U B E R T.

Sire , c'est un principe établi sur la terre ,  
Qu'un fils dans tous ses droits représente son père.  
Ainsi , le jeune Arthur , le fils de Godefroi ,  
Par les droits de son père eût été notre Roi ;  
Mais Richard ( je le veux ) soit raison , soit caprice ;  
Vous a transmis son rang sans blesser la justice.  
Oublions le passé : mais n'entendez-vous pas ,  
Pour réclamer Arthur , le vœu de ses états ?  
Vous-même examinez , voyez ce qu'ils prétendent ;  
C'est leur prince , leur duc que leurs cris redemandent.  
Ah ! c'est le retenir trop long-temps parmi nous.  
Il est à ses sujets , Sire , il n'est point à vous.  
Rendez-leur cet enfant.

Mon avis est contraire.

Arthur est de la paix un garant nécessaire.  
 Dans les plaines d'Anjou quand votre bras guerrier  
 Vainquit ses généraux, l'arrêta prisonnier,  
 Riche d'un tel ôtage, & dédaignant la gloire,  
 Vous vîtes, dans lui seul, le fruit de la victoire.  
 Dans Londres, sur vos pas, vous l'avez amené;  
 Songez comme on plaignit ce prince infortuné,  
 Comme on voulut bientôt vous enlever ce gage.  
 De ses sujets, dit-on, ce complot fut l'ouvrage.  
 Plus d'un Breton alors fut jeté dans la tour.  
 Il faut d'un tel complot craindre encor le retour.  
 Vous connoissez ce peuple. Ici, tout est orage.  
 Ce prince est dans vos mains, gardez cet avantage.  
 On peut vouloir encore l'enlever aujourd'hui,  
 Et cette tour, du moins, vous répondra de lui.

H U B E R T .

Sire, hé quoi, cet enfant (je vous parle sans feinte  
 Peut-il à votre cœur inspirer tant de crainte?  
 De lui si quelque chose étoit à redouter,  
 Ce seroit son malheur qu'on aime à raconter.  
 Sire, m'en croirez-vous? Sensible à sa misère,  
 Rendez-lui, sans tarder, les Etats de sa mère.  
 Qu'il retourne en Bretagne, où ses tristes sujets  
 L'appellent chaque jour par leurs justes regrets.  
 Si Constance respire, après sa longue absence,  
 Elle ira, près d'un fils, bénir votre clémence,  
 Sans vouloir vainement défendre, à l'avenir,  
 Des droits qu'elle abandonne & ne peut soutenir.

L E R O I .

Hé bien ! c'est cet enfant qu'il faut que je redoute.  
 Ce n'est point un vain bruit, une erreur que j'écoute.

On en veut à mon trône ; on vient de m'informer  
Qu'en sa faveur bientôt un parti doit s'armer.

N É V I L.

Et que prétendrait-il ? Croit-on que l'Angleterre  
Place au trône un enfant privé de la lumière ?  
Car enfin c'est un bruit qui , par vos soins semé ,  
S'est répandu par-tout , & par-tout confirmé.  
Sire , ce bruit heureux , quoiqu'il soit infidèle ,  
Eteindra des Anglois & l'amour & le zèle.  
Ne vous alarmez point. Quel que soit ce parti ,  
Vous savez leur complot , il est anéanti.

L E R O I.

Mais le peuple est extrême & facile à séduire.

N É V I L.

Il lui faut plus d'un jour pour vous ôter l'empire.

H U B E R T.

Il s'empporte aisément.

N É V I L.

Il obéit toujours.

H U B E R T.

Mais, vous n'avez pas, Sire , entendu leur discours.  
Quand Arthur est exclus du trône d'Angleterre,  
Hé pourquoi , disent-ils , lui faire encore la guerre ?  
Falloit-il que son oncle , outrageant leur destin ,  
S'armât contre une veuve & contre un orphelin ?  
Né du sang de nos Rois , est-ce pour la misère ,  
Pour les murs d'un cachot qu'Arthur est sur la terre ?  
Qu'a donc fait cet enfant , ce prince infortuné ?  
Hélas ! est-ce un forfait pour lui que d'être né ?  
Dix ans , voilà son âge ; & sa triste paupière

N'ouvre plus dans ses yeux passage à la lumière.  
 Ses yeux , quand le jour luit , privés de son flambeau ;  
 Semblent déjà couverts de la nuit du tombeau.  
 Encore si sa mère , en aidant sa faiblesse ,  
 Donnoit à cet enfant ses soins & sa tendresse.  
 Mais elle est loin de lui , sans asile , sans cour.  
 C'est en vain qu'il l'appelle , en appelant le jour.  
 Ainsi , ce bruit trompeur qu'a semé votre adresse ,  
 Le rend encor plus cher , touche , émeut , intéresse :  
 Et les mères sur-tout , en regardant les cieux ,  
 Ne le nomment jamais que les larmes aux yeux.  
 Non , Sire , le pouvoir , la force n'est pas sûre.  
 Craignez d'aigrir les cœurs & d'armer la nature.  
 Renvoyez en secret ce prince en ses états.  
 La justice le veut , ne la repoussez pas.

L E R O I.

Il n'est pas temps encore. Hubert , je vais attendre .  
 Un de ces factieux qu'on doit bientôt surprendre.

*Il se tève.*

Vous , Névil , suivez-moi. Vous , Hubert , de ce pas ;  
 Allez voir cet enfant & ne l'instruisez pas.  
 Tous ses droits incertains & qu'on agite encore ,  
 Il est à souhaiter , Hubert , qu'il les ignore.  
 Qu'aucun autre que vous ne s'approche de lui.

*Il sort avec Névil.*

## SCENE TROISIEME.

H U B E R T *seul.*

CHER Arthur , quel sera ton destin aujourd'hui ?  
 Croirai-je enfin pour toi que le ciel se déclare ?

Mais hélas ! je crains tout d'un Roi sombre & barbare.  
Noble & jeune captif qu'on prive de son rang,  
A quoi tiennent tes jours ? A la peur d'un tyran.  
Va , je te servirai jusqu'à ma dernière heure.

*En regardant la porte de sa prison.*

O le sang de mes Rois , est-ce-là ta demeure ?  
Dieu ! soustrais son enfance à de perfides coups !  
Mais ouvrons. Ma main tremble.

---

## S C E N E   Q U A T R I E M E.

H U B E R T ,   A R T H U R.

A R T H U R.

A H, cher Hubert, c'est vous !  
Savez-vous de ma mère au moins quelque nouvelle ?

H U B E R T.

Non. Je n'ai rien appris , & tout se tait sur elle.

A R T H U R.

Tout se tait !

H U B E R T.

Vous pleurez.

A R T H U R.

Ah ! je tremble toujours.  
Daigne le ciel la plaindre & veiller sur ses jours !  
Mais pour moi , cher Hubert , hélas ! je lui demande  
De me laisser mourir,

Votre tristesse est grande.

A R T H U R.

Jugez vous-même , Hubert ; voyez si j'ai raison.

Dites : n'est-il pas dur , quand le ciel me fit naître  
Pour vivre en un palais , libre , heureux & sans maître,  
D'être ainsi sous ces murs ? Ah ! sans vos soins si doux ,  
Je serois mort cent fois.

H U B E R T.

Mais vous m'aimez donc, vous?

A R T H U R.

Si je vous aime! --Hubert, quand je vous vis paroître,

Je n'étois pas d'abord jaloux de vous connoître.

Mais lorsque j'eus enfin pu lire dans vos yeux...

H U B E R T.

Hé bien ! qu'y vîtes-vous ?

A R T H U R.

Je rendis grâce aux cieux.

J'y lus qu'un jour ( mon cœur m'avertissoit d'avance )

Vous m'aimeriez.

HUBERT. *A part.*

Sans doute. O l'aimable innocence !

A R T H U R.

Dites-moi, cher Hubert, avez-vous des enfans?

H U B E R T.

L'hymen ne m'a jamais fait de si chers présents.

ARTHUR.

Ah ! Je les eusse aimés. Oubliant mes misères ,  
J'aurois , parmi nos jeux , cru vivre avec mes frères.  
Hubert....

HUBERT.

Vous m'observez.

ARTHUR.

Je pense que vos traits  
Montrent toujours votre ame & n'ont trahi jamais.

HUBERT.

Et ceux du Roi ?

ARTHUR.

Du Roi ?

HUBERT.

Dites.

ARTHUR.

Puis-je connoître...

Hubert... si...

HUBERT.

Répondez. Ils vous font peur , peut-être ?

ARTHUR.

O si quelque ennemi l'animoit contre moi !  
Si je pouvois , Hubert , m'échapper !

HUBERT.

*A part.*

Ciel ! Hé quoi !

10 J E A N S A N S - T E R R E .

Y songiez-vous , Arthur ?

A R T H U R .

Ah ! Déjà dans moi-même...

J'ai regardé par-tout , &...

H U B E R T .

Prince , je vous aime.

Gardez-vous d'y penfer. Prenez garde. Le Roi...

A R T H U R .

Il me tueroit peut-être , Hubert ! oui , je le croi.  
Si pourtant vous m'aidez.....

H U B E R T .

Silence ! Il faut se taire.

*A part.*

Non , jamais , ce bonheur nous ne l'aurons.

A R T H U R .

*A part.*

J'espère.

Vous venez de vous dire , à vous-même , à l'instant :  
« Non : jamais ce bonheur nous ne l'aurons ».

H U B E R T .

Comment !

A R T H U R .

Oui : vous avez dit nous. Oh ! Si j'osois tout dire !...

H U B E R T .

Hé bien , Arthur ! Parlez. Vous devez m'en instruire.

A R T H U R .

Mais votre bouche , au moins , n'en parlera jamais ,

A mon oncle sur-tout.

H U B E R T.

Oui , je vous le promets.

A R T H U R.

Il me faut un serment , je le veux.

H U B E R T.

*A part.*

Quel mystère !

Un serment , &c par qui ?

A R T H U R.

Jurez-moi par ma mère.

H U B E R T.

Oui : je jure par elle. Allons , instruisez-moi.

A R T H U R.

Ah ! c'est le ciel , Hubert , qui m'inspira , je croi.

H U B E R T.

Parlez.

A R T H U R.

Dans mon berceau , ma mère , à ma naissance ,  
Se plût , d'un don bien cher , à parer mon enfance ,  
D'une croix que toujours , fidèle à son dessein ,  
Avec respect , Hubert , je portai sur mon sein.  
Elle m'a dit souvent , lorsque j'ai pu l'entendre :  
» Puisse ce signe heureux , mon cher fils , te défendre ,  
» Te protéger toujours » ! Dans ma captivité ,  
Un espoir à mon cœur enfin s'est présenté.

H U B E R T.

J'entends.

A R T H U R.

Sur cette croix , pour me faire connoître ,  
J'ai gravé ces trois mots qui toucheront peut-être ,  
Anglois , sauvez Arthur !

H U B E R T.

Et l'avez-vous ?

A R T H U R.

Oh non !

Je l'ai fait aussi-tôt tomber de ma prison.

H U B E R T.

Quel étoit votre espoir ?

A R T H U R.

Qu'un mortel , né sensible ;  
Tel que vous , cher Hubert , de cette tour horrible ,  
Avec quelques amis , voudroit bien me tirer.

H U B E R T.

Arthur , à cette erreur n'allez pas vous livrer.

A R T H U R.

Oui , vous avez raison. Ah ! s'il étoit possible !  
Si ces pierres , ce mur n'étoit pas insensible !  
Mais d'où viennent mes pleurs ? Qui les fait donc couler ?  
Votre main , cher Hubert ! Je sens mon corps trembler.  
La mort est sur mes pas , la terreur m'accompagne.  
Oh ! si vous m'emmeniez au fond de la Bretagne !  
Si notre fuite..... Hubert , ayez pitié de moi.  
Voyez à vos genoux le fils de Godefroi ,  
Le sang des souverains.

# TRAGÉDIE.

13

HUBERT.

On vient , cachez vos larmes.

ARTHUR.

Hubert ! Mon cher Hubert !

HUBERT.

Rentrez.

*Il le renferme dans sa prison.*

---

## SCENE CINQUIEME.

HUBERT *seul.*

AVEC quels charmes  
Il vient de me parler ! O mon Dieu ! si ta croix  
Pouvoit de sa prison le tirer cette fois !  
C'est toi qui dans les fers inspirant son enfance ,  
Lui fis , par cette croix , tenter sa délivrance ;  
Ton œuvre est commencée , achève , éclate enfin !  
Ne t'es-tu pas nommé le Dieu de l'orphelin ?  
O si ta croix tombée entre des mains fidelles.....

---

## SCENE SIXIEME.

HUBERT, LE ROI JEAN.

LE ROI.

ON vient de découvrir le chef de ces rebelles.  
Sous ces murs , par mon ordre , on l'amène enchaîné.  
Dans les états d'Arthur on prétend qu'il est né.

C'est un mortel sans nom, courbé par la vieillesse.  
 Sa bouche avouera tout par crainte & par foiblesse.  
 Avec art cependant il faut l'interroger.

H U B E R T.

Sire , d'un pareil soin vous pouvez me charger.

L E R O I.

Mais il est dans ces lieux une femme inconnue ,  
 Parmi les noms obscurs , dans la foule perdue ,  
 Qui d'un premier complot servoit la trahison ,  
 Quand un parti d'Arthur attaqua la prison.  
 D'autres soins occupé , tout ce que j'ai su d'elle ,  
 C'est qu'elle est jeune encore, & qu'on l'a nommée Adèle.  
 J'aurois pu dans l'instant la punir du trépas ;  
 Mais elle vit , Hubert , je ne m'en repens pas.  
 Ce chef de conjurés la connoîtra peut-être.  
 La Bretagne , dit-on , tous deux les a vu naître.  
 Permets-leur de ma part un facile entretien ;  
 Entends, sans être vu , leurs discours , leur maintien.  
 L'un par l'autre , en un mot , tâche de les surprendre.  
 Ah ! c'est encor d'Arthur que je dois me défendre.  
 Cherchons les criminels , découvrons leurs complots ;  
 Et de leur sang après faisons couler les flots.

*Il sort avec Hubert.*

F I N D U P R E M I E R A C T E.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*,  
KERMADÉUC.

HUBERT.

ÉTRANGER, oui, le Roi craint d'être trop sévère,  
Et sans doute votre âge adoucit sa colère.  
Madame, dès long-temps prisonnière en ces lieux,  
Le jour doit à la fin vous paroître odieux.  
Le Roi plaint votre sort, & malgré son injure,

*A tous les deux.*

Il veut vous rendre au moins votre prison moins dure.  
Vous pourrez vous parler, & , sous ces murs, tous deux,  
Goûter le seul plaisir qui reste aux malheureux.

*Il sort.*

SCÈNE DEUXIÈME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*,  
KERMADÉUC.

KERMADÉUC.

J'IGNORE les ennuis que votre ame renferme,  
Madame ; mais des miens je touche enfin le terme.  
Je sens que chaque jour m'approche du tombeau,  
Et du soleil pour moi fait pâlir le flambeau.

La terre me rappelle. Il est temps de lui rendre  
 Ce corps presque détruit que son sein va reprendre ;  
 Mais vous , madame , vous ! A la fleur de vos ans ,  
 Vous aurez à gémir , à soupirer long-temps.  
 Dans nos malheurs pourtant , madame , je rends grace  
 Au destin moins cruel qui près de vous me place.  
 Quoiqu'ici pour nos jours je craigne avec raison ,  
 Je tremblerois bien plus dans une autre prison.  
 Vous connoissez Pomfret.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Pomfret ! ce lieu terrible ;  
 Ce château si fatal , sanglant , inaccessible ;  
 Où tant de grands , de rois ont reçu le trépas ;  
 Où le tyran nous frappe & ne se montre pas ;  
 Où tant d'ordres secrets , ou plutôt tant de crimes ,  
 Sans bruit & sans péril immolent ses victimes.  
 Si le Roi m'envoyoit sous ces murs odieux ,  
 Je crois que de terreur je mourrois à ses yeux.

K E R M A D E U C.

C'est ici , par pitié , que le ciel nous rassemble.  
 Dans nos malheurs , du moins , nous gémirons ensemble ;  
 Mais vos yeux , je le vois , ont versé bien des pleurs ;  
 Leur éclat fut souvent flétri par les douleurs.  
 Que je plains votre sort !

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Votre pitié me touche.  
 Hélas ! mes longs malheurs m'avoient fermé la bouche.  
 Qu'il est doux pour ce cœur qui trop long temps s'est tû ,  
 D'entendre encor du moins l'accent de la vertu !

K E R M A D E U C.

Madame , pardonnez : je me trompe sans doute ;  
 Mais plus je vous regarde & plus je vous écoute ,

Plus

Plus je me sens troublé, plus je crois dans vos traits  
Démêler..... Vaine erreur!

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Ah, parlez!

K E R M A D E U C.

Non. Jamais

Mes yeux, mes tristes yeux ne reverront Constance.

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Quoi! vous la connoissez?

K E R M A D E U C.

Hélas! dans son enfance

Je l'ai vue à sa cour, quand son père autrefois  
A ses nobles Bretons dictoit encor ses loix.  
Il n'est plus; & sa fille, errante, malheureuse,  
Dérobe ou traîne au loin son infortune affreuse.  
Ma souveraine, hélas! n'a plus dans l'univers  
Que la fuite, ses pleurs, & peut-être des fers.

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Vous êtes donc instruit de toute sa misère?

K E R M A D E U C.

Le plus grand de ses maux, madame, est d'être mère.  
Ah! Si vous aviez vu, dans des temps plus heureux,  
Arthur, son jeune Arthur, cet enfant généreux,  
De graces & d'esprit étonnant assemblage,  
Et déjà de nos ducs annonçant le courage!  
Oui: j'étois prêt pour lui, je ne m'en repens pas,  
Dans un projet trop juste, à braver le trépas.

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Un projet! Ciel qu'entens-je! ( Ecoutez, je suis mère )

Un enfant !.... Ah ! parlez , expliquez ce mystère ;  
Ne me déguisez rien.

K E R M A D E U C.

Madame , écoutez-moi.

Au pied de cette tour , dans un muet effroi ,  
Je déplorais le sort de la triste Constance ,  
Les malheurs de son fils , son sort , son innocence.  
Je cherchois sous quels murs , facile à s'alarmer ,  
Son tyran soupçonneux avoit pu l'enfermer.  
Hélas ! est-il vivant , me disois-je en moi même.  
Tandis que m'égarant dans ma tristesse extrême ,  
Je laissois mes regards , errant sur leurs contours ,  
Parcourir l'épaisseur de ces antiques tours ,  
J'y découvris dans l'ombre une étroite ouverture ,  
Par où , dans ces cachots , ranimant la nature ,  
Le soleil , chaque jour , vient , par ses premiers feux ,  
Consoler la langueur & l'œil du malheureux ,  
Du malheureux qui semble oublier sa misère ,  
Et du moins un moment sourit à sa lumière.  
Une main en jeta , prompte à se dérober ,  
Un objet inconnu que mon œil vit tomber.  
Je cours. Ciel , qu'apperçois-je ! ô fortuné présage !  
De la foi des chrétiens le sacré témoignage ,  
Une croix sur laquelle , immobile & surpris ,  
En cachant mes transports , je lus ces mots écrits.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Hé bien ! quels sont ces mots ? Hâtez-vous de répondre.

K E R M A D E U C.

Anglois , sauvez Arthur ! Vous semblez vous confondre.  
D'où vous vient tout-à-coup ce prompt saisissement ?

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Il seroit dans ces murs !

# TRAGÉDIE

K E R M A D E U C.

19

Et qui donc ?

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Mon enfant,

Arthur , mon cher Arthur.

K E R M A D E U C.

Quoi , c'est vous ! c'est Constance !  
C'est vous , ma souveraine ! ô ciel ! ô providence !

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Quels étoient vos desseins , vieillard trop généreux ?

K E R M A D E U C.

Tirer votre cher fils de son cachot affreux ;  
Armer tous vos Bretons , soulever l'Angleterre ,  
Le rendre à son pays , à son peuple , à sa mère.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! je l'avois tenté , ce courageux dessein ;  
Le ciel qui l'a trahi , l'avoit mis dans mon sein.  
Du moins dans mon malheur , à mon secret fidelle ,  
J'ai déguisé mes traits , j'ai pris le nom d'Adèle.  
Sous d'humbles vêtemens , dans mon adversité ,  
J'ai porté le mépris , des fers , la pauvreté.  
Mais je n'en gémis point , puisque mon fils respire :  
Il est , il est ici.

K E R M A D E U C.

Tremblez de l'en instruire.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

L'avez-vous cette croix , cet instrument sacré  
Du plus grand des projets , par le ciel inspiré ?

B 2

Craignant d'être surpris , ma prudence & mon zèle  
 L'ont remise à Kerbeck , mon compagnon fidèle.  
 Cette croix dans ses mains va grossir un parti  
 Qui , malgré nos revers , n'est point anéanti.  
 Ce signe des chrétiens soutiendra leur courage.  
 Oui , j'en conçois l'espoir ; oui , j'en crois mon présage.

---

## S C E N E T R O I S I E M E.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

K E R M A D E U C. H U B E R T.

*Hubert paroît tout-à-coup.*

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

*A Kermadeuc.*

O ciel ! qu'avons-nous dit ? Ah , mon fils est perdu !  
 On fait tout.

H U B E R T.

Oui , madame , & j'ai tout entendu.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

*Bas à Kermadeuc.*

Hélas ! j'avois déjà conçu quelque espérance.

K E R M A D E U C.

*Bas à Constance.*

Nous-mêmes nous en avons averti la vengeance.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

*à Hubert.*

Ils nous ont entendus , ces murs silencieux.

HUBERT.

Ces murs ont, en tout temps, des oreilles, des yeux.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous savez de nos maux la déplorable histoire?

HUBERT.

Et si je les plaignois, daigneriez-vous m'en croire?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous, qui dans cet instant...

HUBERT.

J'ai paru vous trahir;

Mais votre sort me touche, & je viens vous servir.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hélas! que dites-vous? Et sur ce témoignage...

HUBERT.

De ma sincérité desirez-vous un gage?

Je veux moi-même ici seconder vos desseins,

Délivrer votre fils, ce vieillard que je plains;

Vous sauver tous les trois.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Qu'entends-je! Puis-je craindre

Que si long-temps, hélas! vous consentiez à feindre?

Par de cruels devoirs, à votre état lié,

Vous êtes donc encore sensible à la pitié?

HUBERT.

Ne suis-je pas un homme?

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! jamais sur la terre ;  
Les tyrans n'éteindront ce sacré caractère.  
Avec ce sentiment , hélas ! tout cœur est né,  
L'homme gémit par-tout sur l'homme infortuné.

K E R M A D E U C .

Comment nous échapper de cette tour funeste ?

H U B E R T .

J'y commande , il suffit. Je me charge du reste.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! plaignez les terreurs d'un vieillard consterné  
Que vos rares bienfaits ont d'abord étonné.  
Oui , vous allez sans doute achever votre ouvrage.  
Pourtant , si vous vouliez m'en donner quelque gage ,  
Si vous sentiez combien , dans ce cœur palpitant ,  
S'irrite le desir d'embrasser mon enfant !

H U B E R T .

Non. Je vous ai compris. Perdez cette espérance.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

*Ras à Kermadeuc.*

Sa voix m'a fait frémir. Que faut-il que je pense ?

*à Hubert.*

Puis-je au moins dire un mot & vous interroger ?  
Etes-vous père ?

H U B E R T .

Moi ! ce nom m'est étranger.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

*à part.*

Je n'en obtiendrai rien. Du moins , si votre adresse

M'aidoit à soulager le vœu de ma tendresse ;  
 Un moment , sous ce voile , immobile témoin ,  
 Si je pouvois le voir & l'entendre de loin !  
 Ce bonheur sur mes maux répandroit quelques charmes ,  
 Je me dirois du moins , en répandant des larmes ,  
 Je suis donc mère encor ! C'est mon fils que je vois.  
 Voilà son air , son port & son geste & sa voix.  
 Hélas ! vous méritiez sans doute d'être père.  
 Sa prison n'est pas loin. Vous voyez , je suis mère.  
 Oh ! daignez seulement ne pas me le cacher.  
 Me refuserez-vous ?

H U B E R T.

Je vais vous le chercher.

*Il sort.*

SCENE QUATRIEME.

CONSTANCE , *sous le nom d'Adèle.*

K E R M A D E U C.

CONSTANCE , *sous le nom d'Adèle.*

AUPRÈS des malheureux , sous ces voûtes terribles ,  
 Le ciel a quelquefois placé des cœurs sensibles.  
 Il a plaint nos malheurs , il ne peut nous trahir.

K E R M A D E U C.

Non , je ne le crois pas.

CONSTANCE , *sous le nom d'Adèle.*

Il cède à mon desir.

Je vais revoir mon fils.

K E R M A D E U C.

Mais de votre tendresse ,  
 Madame , en ce moment , rendez-vous la maîtresse.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je la ferai.

K E R M A D E U C.

L'on vient.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je tremble.

K E R M A D E U C.

Ah, dans ces lieux,  
Sous ce voile, avec soin, cachez-vous à ses yeux.

*Elle se retire dans un enfoncement.*

## SCENE CINQUIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

KERMADEUC. HUBERT. ARTHUR.

*Hubert amène le jeune prince.*

A R T H U R.

*à Kermadec.*

VIEILLARD, vous dont j'honore & l'âge & la sagesse,  
Est-il vrai qu'à mon sort votre cœur s'intéresse ?

K E R M A D E U C.

Souffrez qu'avec respect, & touchant votre main,  
Je m'incline, en pleurant, devant mon souverain.

A R T H U R.

Que faites-vous ? hélas ! dans l'état où nous sommes,  
Le ciel me dit assez qu'il fit égaux les hommes.  
C'est bien plutôt à moi, par de justes tributs,  
D'honorer le premier votre âge & vos vertus.  
La Bretagne Vieillard, dit-on, vous a vu naître.

Mais pour moi , j'ai perdu l'espoir d'y reparoître.  
Mon peuple est-il heureux ?

K E R M A D E U C.

Il sent tous vos malheurs ;  
Et le seul nom d'Arthur lui fait verser des pleurs.

A R T H U R.

*à part.*

Qu'il est doux d'être aimé ! Sentiment plein de charmes !  
Si je pouvois , un jour , les payer de leurs larmes !  
J'eus une mère , hélas ! vous avez vu sa cour.  
On ne fait ni son fort , ni quel est son séjour.  
Peut-être elle n'est plus.

K E R M A D E U C.

Pourquoi perdre espérance ?  
Le ciel peut vous la rendre , & plutôt qu'on ne pense.

A R T H U R.

Quel bonheur ! cher Hubert , l'espérez-vous aussi ?  
Je voudrois bien la voir , mais ce n'est pas ici.  
Dites-moi : pensez-vous qu'elle respire encore ?

H U B E R T.

Je vous l'ai déjà dit , tout son peuple l'ignore.

A R T H U R.

Ah ! si...

H U B E R T.

Rassurez-vous.

A R T H U R.

Si tel est mon malheur ;  
Je n'ai plus , cher Hubert , qu'à mourir de douleur.  
Ma mère !

16 J E A N S A N S - T E R R E .

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

O Dieu !

A R T H U R .

Ma mère !

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

O contrainte cruelle !

A R T H U R .

Viens près de moi.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Je meurs.

A R T H U R .

C'est Arthur qui t'appelle.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Hé bien ! courons.... Je cède à mon faiblessement.

H U B E R T .

*Bas.*

Contenez ces transports.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

O constance ! ô tourment !

Arthur ! mon cher Arthur !

A R T H U R .

Que viens-je ici d'entendre ?

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

*Bas.*

C'est ta mère.

H U B E R T .

*Bas.*

Arrêtez.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je ne puis m'en défendre.

HUBERT.

*à Kermadeuc.*

J'entends du bruit. On vient. Allons : retirez-vous.

*à Arthur.*

Suivez-moi, je le veux. Madame, laissez-nous.

*Elle sort cachée sous son voile, & regardant toujours son fils.*

SCENE SIXIEME.

HUBERT *seul.*

**I**LS sont fortis. Ce bruit m'aura trompé peut-être.  
Non : d'un si doux transport mon cœur n'est plus le  
maître.

Quelle mère ! & quel fils ! Qu'apperçois-je ? le Roi !

SCENE SEPTIEME.

HUBERT. LE ROI.

LE ROI.

**M**ON chagrin, cher Hubert, m'amène près de toi :

HUBERT.

Quoi donc ?

LE ROI.

De l'amiral la triste mort s'approche.  
Peut-être n'est-il plus. — Je me fais un reproche.

H U B E R T .

Sur quoi ?

L E R O I .

Lorsque toujours tu m'as si bien servi ,  
C'est de n'avoir encor rien fait pour mon ami .

H U B E R T .

J'ai rempli mon devoir quand je vous fus fidèle .

L E R O I .

Tous nos sujets pour nous n'ont pas le même zèle .  
Laisse-moi faire , Hubert : oui , bientôt , je le vois ,  
Je pourrai m'acquitter de ce que je te dois .  
Hé bien ! ces prisonniers ? cette femme inconnue ,  
Quelle est-elle ?

H U B E R T .

Je l'ai long-temps entretenue ,  
C'est une femme obscure , & foible , & sans secours ;  
Dans l'ombre & dans l'oubli traînant ici ses jours .  
Quand on voulut d'Arthur vous arracher l'enfance ,  
De ce premier complot on lui fit confidence ;  
Et dès qu'il fut connu , vos ordres , dans ces lieux ,  
L'ont , dans le même instant , soustraite à tous les yeux ;  
Des projets avortés d'une troupe imprudente ,  
J'ose vous en répondre , elle étoit innocente .  
Vous pourriez , moins sévère , & sans crainte aujourd'hui ,  
Par pitié pour tous deux , la laisser près de lui .

L E R O I .

Mais ce vieillard ?

H U B E R T .

Je n'ai rien tiré de sa bouche :  
Il se tait froidement sur tout ce qui le touche .

L E R O I .

Il faut , mon cher Hubert , les observer tous deux .

HUBERT.

Sire, plus que jamais je veillerai sur eux.

LE ROI.

Mais en doute-je, Hubert ? N'ai-je pas vu ton zèle ?

Par-tout, dans tous les temps, tu m'es resté fidèle.

Mon ami, je le fais : je peux compter sur toi.

Névil cherche à me plaire, il feroit tout pour moi.

De mes moindres chagrins il comprendroit la cause.

Mais, Hubert, c'est sur toi que mon cœur se repose.

Sur toi. --- Je t'aime, Hubert.

HUBERT.

Croyez, Sire. ....

LE ROI.

Aujourd'hui,

Si mon front t'a paru triste & chargé d'ennui,

Ce n'est pas sans sujet, la foudre est sur ma tête.

Déjà, pour m'assurer d'un port dans la tempête,

J'ai doublé les soldats, les postes de la tour;

J'en ai fait mon rempart, mon espoir, mon séjour.

Avec Névil & toi j'en défendrai la porte.

Je veux qu'aucun mortel n'y pénétre & n'en sorte.

HUBERT.

Que craignez-vous ?

LE ROI.

Le peuple examine mes droits.

Il a souvent exclus, repris, chassé ses rois.

Ce peuple, ces complots, ce vieillard, tout me gêne.

J'entends l'Anglois qui gronde & frémit dans sa chaîne.

C'est cet Arthur encor que l'on veut délivrer.

HUBERT.

Ah ! pour lui vainement on ose conspirer.

30 J E A N S A N S - T E R R E.

L E R O I.

Malheur aux criminels, leur péril est extrême.  
Je ne suis point encor lassé du diadème.

H U B E R T.

Mais vous réglez.

L E R O I.

Hubert, je vois sur mon chemin  
Un serpent qui.....

H U B E R T.

Parlez.

L E R O I.

Qui m'épouvante.

H U B E R T.

Enfin ?

L E R O I.

Qui s'accroît tous les jours... Qui vit dans ce lieu même...  
Que tu connois.

H U B E R T.

Arthur ?

L E R O I.

C'est lui. Le rang suprême ;  
Le jour , tant qu'il vivra , me feront odieux.  
Je crois le voir , l'entendre , à toute heure , en tous lieux.  
Il faut de ce tourment qu'enfin je me délivre.

H U B E R T.

Vous voulez donc sa perte , & qu'il cesse de vivre ?

# TRAGÉDIE.

LE ROI.

Oh non ! je ne veux point ordonner son trépas.  
Il n'est point nécessaire.

HUBERT.

Il ne mourra donc pas ?  
Mais..... quels sont vos desirs ?

LE ROI.

Tu fais que l'Angleterre  
Croit ses yeux dès long-temps fermés à la lumière ;  
Qu'il ne peut plus régner. Si , combattant pour lui ,  
Le peuple dans la tour me forçoit aujourd'hui ;  
S'il voyoit , d'un faux bruit reconnoissant la fable ,  
Que de régner sur eux il est encor capable ;  
Par son amour pour lui , par sa haine pour moi ,  
Arthur , n'en doute pas , feroit bientôt leur Roi.  
Il faut , mon cher Hubert , sans que rien nous retienne  
Il faut que ce faux bruit. . .

HUBERT.

Achevez.

LE ROI.

Qu'il devienne  
Vrai , vrai. Tu m'as compris ; tu peux tout dans ce lieu ;  
Tu ne veux point sa mort. Sauve ton maître. Adieu.

*Il sort.*

---

## SCENE HUITIEME.

HUBERT *seul.*

L'AI-JE bien entendu ! C'est-là ce qu'il desire.  
Un enfant !.. Quelle horreur !.. A peine je respire.

32 J E A N S A N S - T E R R E .

Par quels détours..... ô ciel, il a cru me gagner !

Un semblable forfait peut-il s'imaginer ?

Arthur, dans ta prison, pour charmer ton enfance ;

Il te restoit, du moins, le jour & l'espérance.

Le jour ! ce bien si cher ! Comment, ô justes cieux !

Comment porter le fer dans de si jeunes yeux !

Cette idée... O terreur ! Je frémis, je m'égare.

Loin de moi, tout-à-coup il a fui, ce barbare ;

Il a craint que... Courons : cherchons à le toucher.

Calmons sur-tout sa peur prompte à s'effaroucher.

Qui fait... Peut-être... Allons. Arthur, dans ta misère ;

Dieu m'a donné pour toi des entrailles de père.

Mais ce n'est point assez : dans un péril si grand,

O ciel ! apprends-moi l'art de fléchir un tyran.

*Il sort.*

F I N D U S E C O N D A C T E .

ACTE III.

ACTE III ET DERNIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT.

**Q**UOI ! je trouve par-tout un obstacle invincible !  
 Le Roi fuit mes regards , ce monstre est invisible .  
 Je n'ai pu lui parler ; Névil est avec lui .  
 Cher Arthur , c'est ta mort qu'on prépare aujourd'hui .  
 De quelques jours du moins s'il différoit son crime ,  
 Je parviendrois peut-être à sauver la victime .  
 Mais il est inquiet , défiant , soupçonneux .  
 S'il se chargeoit lui seul du ministère affreux...  
 Oui , c'est la mort d'Arthur qu'il demandoit peut-être ;  
 Et Névil , instrument des desirs d'un tel maître ,  
 Névil , ce courtisan de la faveur épris ,  
 Qui court à la fortune & l'achète à tout prix ;  
 S'il trouvoit , ce Névil , un moment si funeste ,  
 Le Roi n'a qu'à parler , par un mot , par un geste ;  
 Il y verra d'Arthur l'arrêt & le trépas .  
 Il briguera ce meurtre , & n'hésitera pas .  
 Je n'en faurois douter , si tu ne perds la vue ,  
 O mon prince , tu meurs , & c'est moi qui te tue .  
 Oui , par pitié... Je dois , il le faut... Non , jamais .  
 Soleil , cache le jour à de pareils forfaits !  
 Cher enfant !.. Il s'approche . Ah ! contre tant de charmes ,  
 Dans mon cœur déchiré , comment trouver des armes !  
 Que faut-il faire , ô ciel !

## S C E N E   D E U X I E M E .

H U B E R T , A R T H U R .

A R T H U R .

Q U E ce moment m'est doux !  
Ma joie , en vous voyant , renaît auprès de vous.  
Vous êtes triste , Hubert !

H U B E R T .

Oui.

A R T H U R .

D'où vient ce nuage ?  
J'ai cru que j'avois seul la tristesse en partage.  
Si j'étois libre , Hubert , comme un simple berger ,  
Aucun chagrin , je crois , ne viendrait m'affliger.  
Je vivrais , même ici , content & sans me plaindre.  
Mais mon oncle me craint , je dois aussi le craindre.  
Hélas ! qu'ai-je donc fait ? Est-ce ma faute à moi ,  
Hubert , si je suis né le fils de Godefroi ?  
Ah ! plutôt au ciel , Hubert , que vous fussiez mon père !  
Car vous m'aimeriez , vous.

H U B E R T .

Moi !

A R T H U R .

Quel regard sévère !  
Vous aurois-je offensé ?

H U B E R T .

Non.

A R T H U R .

Pourquoi donc , hélas !

Votre œil est-il changé, si le cœur ne l'est pas?  
D'où vient donc que pour moi vous n'êtes plus le même?  
N'aimez-vous plus Arthur autant qu'Arthur vous aime?

HUBERT.

Qui vous a dit.....

ARTHUR.

Sur moi tournez des yeux plus doux ;  
Les miens se plaisent tant à s'arrêter sur vous.

HUBERT.

*A part.*

O douleur ! ô pitié !

ARTHUR.

Vous avez quelque peine ;  
Hubert , j'en fais la cause, & crois que c'est la mienne.

HUBERT.

Comment? ..

ARTHUR.

Dans ma prison, au travers de ces murs ,  
Où l'œil peut pénétrer par des détours obscurs,  
J'ai vu.....

HUBERT.

Quoi?

ARTHUR.

(La terreur est encor dans mon ame)

Un fer que des soldats rougissoient dans la flamme.  
Est-il vrai, cher Hubert? Par ce fer quelquefois  
On dit que de la vue on a privé des rois.  
Ces soldats me font peur ; leur front dur & barbare...  
Hélas ! dans cette tour qu'est-ce donc qu'on prépare?

## S C E N E T R O I S I E M E.

HUBERT, ARTHUR, DEUX SOLDATS.

*Ces deux soldats paroissent tout-à-coup.*

A R T H U R.

**L**ES voilà ! Cher Hubert, sauvez-moi ! Justes cieux !  
Je crois qu'en ce moment ils m'arrachent les yeux.

U N S O L D A T.

Faudra-t-il le lier ?

A R T H U R.

*Aux soldats.*

Je vais être immobile.

Tenez , me voilà doux , soumis , muet , tranquille.

Ah ! ne m'attachez pas. Hubert , défendez-moi !

Je suis le fils d'un prince &amp; le neveu d'un roi.

J'ai perdu mes états , ma liberté , ma mère.

Laissez-moi du soleil voir encor la lumière.

Oh ! laissez-moi mes yeux. Voyez , le feu s'éteint.

Le fer s'est refroidi ; c'est le ciel qui me plaint ;

Ce fer , ce feu , pour moi , n'ont plus rien de terrible.

Hubert , vous qui m'aimiez , seriez-vous insensible ?

Mais non , vous soupirez , votre œil est sans courroux.

Des pleurs... Hubert ! Hubert !

H U B E R T.

Soldats , retirez-vous.

A R T H U R.

J'ai revu mon ami. Son cœur vient de se rendre.

HUBERT.

*Aux soldats.*

Je me charge de tout. Je crois devoir suspendre,  
Pour quelque temps encor, l'ordre que j'ai reçu.

ARTHUR.

Je m'étois bien douté que vous seriez vaincu.

HUBERT.

Silence !

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez.

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez, vous dis-je ?

Vous, soldats, laissez-nous.

*Les soldats emmènent Arthur.*

SCÈNE QUATRIÈME.

HUBERT *seul.*

O charmes ! ô prodige !  
Quel cœur à la pitié ne se feroit rendu ?  
Mais ce tigre qui veille. . . Hélas ! il est perdu.  
Ah ! si sa mort au roi n'étoit plus nécessaire !  
S'il cessoit d'écouter sa frayeur sanguinaire !  
Si, dans la crainte enfin de son propre danger ,

8 J E A N S A N S - T E R R E.

Il retenoit le fer dont il veut l'égorger !  
Que dis-je ? Ai-je oublié qu'il s'arma contre un père ,  
Qu'il chercha , le perfide , à détrôner son frère ,  
Richard , qui lui légua par ce fourbe trompé ,  
Le sceptre des Anglois sur Arthur usurpé ?  
Il craint sans doute, il craint que tout Londres en alarmes,  
Pour la mère & le fils ne prenne enfin les armes.  
Il va les éloigner ; il va , ce tigre affreux ,  
Sous les murs de Pomfret les immoler tous deux.  
Non , non : à sa pitié je ne dois point m'attendre.  
Plus il verse de sang , plus il doit en répandre.  
Et depuis quand les rois , par l'orgueil emportés ,  
Pour un meurtre de moins se sont-ils arrêtés ?  
Quel frein enchaîneroit ses barbares caprices ?  
Névil , voici l'instant de placer tes services ;  
Tu dois en profiter ; mais peut-être qu'ici  
Son œil jaloux m'observe. . . O terreur ! le voici.

---

## SCENE CINQUIEME.

H U B E R T , N É V I L.

N É V I L.

Monsieur le Roi dans vous , voit un sujet fidèle,  
Et d'un ordre secret a chargé votre zèle.

H U B E R T.

Si cet ordre est secret , Monsieur , qui vous l'a dit ?

N É V I L.

Le Roi.

H U B E R T.

Le Roi !

N É V I L.

Lui-même.

H U B E R T.

*A part.*

O ciel !

N É V I L.

Il vous prescrit

De ne point l'accomplir. Et déjà sa prudence  
 A fait venir , sans bruit , Arthur en sa présence.  
 Cet enfant est à craindre , & dans ces jours d'effroi ,  
 Il peut de quelque trouble inquiéter le Roi.  
 Si son péril le veut , si l'état le demande ,  
 Peut-être il usera d'une rigueur plus grande.

H U B E R T.

Plus grande ! Et la raison ?

N É V I L.

On vient de l'informer

D'un bruit qui court dans Londres , &amp; qui doit l'alarmer.

H U B E R T.

Hé , quel est donc ce bruit ?

N É V I L.

Que Constance y respire ,  
 Qu'Arthur a , par le sang , des droits à cet empire.  
 Si ce bruit se confirme , ( hélas ! je plains son sort )  
 Mais le Roi dans l'instant le condamne à la mort.

H U B E R T.

Si ce bruit l'abusait , s'il n'étoit qu'un vain songe ,  
 Perdra-t-il un enfant sur la foi d'un mensonge ?

N É V I L.

Si ce bruit n'est point vrai , ( telle est sa volonté )  
 Le premier ordre alors doit être exécuté.

Mais par qui ?

N É V I L .

Je l'ignore. Et le Roi veut lui-même  
Guider les coups secrets de son pouvoir suprême.  
Il a choisies les mains dont il veut se servir.  
De ce qu'il aura fait on viendra m'avertir.

S C E N E S I X I E M E .

H U B E R T , N É V I L , U N O F F I C I E R .

N É V I L .

*A l'officier.*

**A**RTHUR est-il vivant ?

L' O F F I C I E R .

Il vit... mais... je m'égare...

Dans ses yeux.....

H U B E R T .

Juste ciel !

L' O F F I C I E R .

Hélas ! un fer barbare...

H U B E R T .

Mais qui veillera donc , dans ce triste séjour ,  
Sur cet enfant privé de la clarté du jour ?

L' O F F I C I E R .

Le Roi veut, par vos mains , le confier au zèle  
D'une femme inconnue , & que l'on nomme Adèle.

Prisonnière en ces lieux, elle peut aisément  
 Servir de conductrice à cet illustre enfant.  
 Auprès de vous bientôt vous la verrez se rendre ;  
 Pour se charger du prince , & d'un devoir si tendre.  
 Ce jeune prince , hélas ! se rait dans ses douleurs ,  
 Et de ses yeux flétris verse encor quelques pleurs.  
 Il souffre sans murmure , il se plaint en silence.  
 Dans son air , dans son port , dans sa noble constance ,  
 On reconnoît les mœurs , l'esprit de ses ayeux ,  
 Et ce calme innocent qu'il portoit dans les yeux.  
 On le conduit ici. Votre pitié fidelle  
 Voudra bien le remettre entre les mains d'Adèle.  
 Je me retire.

*Il sort.*

N É V I L.

Allons : je vais trouver le Roi.

*Il sort en même - temps que l'Officier , mais par un  
 autre côté.*

## SCENE SEPTIEME.

H U B E R T *seul.*

**A**I-JE assez contenu mon horreur , mon effroi !  
 O maintenant , mes pleurs , coulez , sans vous con-  
 traindre !  
 Des regards du méchant vous n'avez rien à craindre.  
 Dès son aurore , hélas ! ô mon prince ! ô mon roi !  
 L'astre brillant du jour est donc éteint pour toi !  
 Est-ce-là l'héritier du sceptre d'Angleterre ?  
 O ciel ! dans quel état le rendrai-je à sa mère !

## S C E N E H U I T I E M E.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*,

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

**D**OIS-JE croire qu'ici les cieux moins inhumains  
Vont remettre, par vous, mon enfant dans mes mains ?  
Ciel ! avec quel plaisir ses yeux verront sa mère !  
Vous soupirez !

H U B E R T.

Madame...

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! parlez, quel mystère...

H U B E R T.

Je ne puis.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Je le veux.

H U B E R T.

Vous mourriez dans mes bras.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Dans mon cœur, par ce mot, vous portez le trépas.

H U B E R T.

Non.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Dites-tout, Hubert, & s'il faut que j'expire.....

HUBERT.

Votre fils.....

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Achevez. Il n'est plus!

HUBERT.

Il respire.

Mais hélas ! dans ses yeux (ô crime ! affreux séjour )  
Un fer rouge & brûlant vient d'éteindre le jour.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je me meurs. O mon fils!.. Quel monstre ! je succombe.  
Arthur ! mon cher Arthur ! mon enfant !

HUBERT.

Ah ! la tombe

Va s'ouvrir pour tous deux.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Le ciel me vengera.

J'armerai l'Angleterre , & Londres m'entendra.  
Frémis , tyran , frémis. On verra mes misères.  
Mon enfant dans les bras , j'appellerai les mères.  
Je me meurs , je me meurs — O jour , fuis de mes yeux ;  
Puisque mon cher Arthur ne peut plus voir les cieux !

HUBERT.

Madame , ah ! dans mon sein laissez couler vos larmes !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hubert , est-il bien vrai ? Quoi , ses yeux pleins de  
charmes ,  
Ses yeux , d'un fer barbare ont senti la rigueur.  
Ce fer , ce fer brûlant est entré dans mon cœur.

Madame , au nom d'un fils , au nom de la nature ,  
 Par ce ciel qui bientôt va venger votre injure ,  
 Ecoutez le conseil que j'ose vous donner.  
 Le forfait est affreux ; il me fait frissonner ;  
 Mais un autre plus grand peut vous attendre encore.  
 Songez qu'un tigre ici nous cherche & nous dévore.  
 S'il vous connoît , hélas ! vous verrez dans l'instant  
 Tomber , sous son poignard , votre fils palpitant.  
 Vous allez voir ce fils. Contraignez-vous , madame ;  
 Renfermez vos douleurs , vos sanglots dans votre ame.  
 Qu'il ignore à jamais , ce prince infortuné ,  
 Que c'est de votre sang , dans ce sein qu'il est né.  
 A vos traits maintenant il ne peut vous connoître ;  
 Mais hélas ! votre voix l'avertira peut-être.  
 S'il s'en souvient encor , s'il en étoit frappé ,  
 Par vous-même , à l'instant , qu'il en soit détrompé.  
 Sous les yeux d'un tyran , tremblez qu'une imprudence  
 Ne découvre sa mère au fer de sa vengeance.  
 Un seul mot , un soupir peut vous perdre tous deux.  
 Conservez-vous , du moins , cet enfant malheureux.  
 Hélas ! à vous aimer vous trouverez des charmes.  
 Vous guiderez ses pas , il essuiera vos larmes.  
 Vous paîrez son amour par les plus tendres soins.  
 Il vivra sans vous voir , mais il vivra du moins.  
 Allons : efforcez-vous de cacher ce mystère.  
 Oubliez , s'il se peut , que vous êtes sa mère.  
 Allons : promettez-moi . . .

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets.

H U B E R T .

Grand Dieu !

Son fils va s'approcher , va paroître en ce lieu ,  
 Donnez-lui le pouvoir de cacher sa tendresse !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets. Mon fils !

HUBERT.

Vous l'allez voir , princesse.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Mon fils ! mon fils !

HUBERT.

Je fors , & vais vous le chercher.

*Il sort.*

## SCENE NEUVIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle , seule.*

**J**E crois déjà , je crois l'entendre s'approcher.  
 Mon Dieu ! si j'ai sur lui placé , dès sa naissance ,  
 Le signe des chrétiens & de notre espérance ,  
 Ce signe dont la foi de ses nobles ayeux  
 Planta sur ton cercueil l'étendard glorieux ,  
 Hélas ! je n'ai point pu te servir par les armes ;  
 Mais je mets à tes pieds & mes fers & mes larmes ;  
 J'y mets un cœur de mère. Ah ! je le sens frémir.  
 Le voilà. J'ai promis. Dieu, daigne m'affermir !

## SCENE DIXIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle ,*

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR *conduit par Hubert.*

**C**HER Hubert , guidez-moi. Quand il luit sur la terre,  
 Hélas ! du jour en vain je cherche la lumière.

Demain , à son retour , je ne la verrai pas.  
 Que ne m'ont-ils plutôt fait souffrir le trépas!  
 Mais dites , cher Hubert , ( au moins , je le desire )  
 Est-ce vous , dont la main doit ici me conduire ?  
 M'aimerez-vous toujours ? Je ne puis vous quitter.

H U B E R T.

Cher prince !

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

O ciel !

A R T H U R.

Hubert , qui peut nous écouter ?  
 Oui , l'on a dit , ô ciel ! & je viens de l'entendre.  
 Quelle est donc cette voix & si douce & si tendre ?

H U B E R T.

C'est la voix d'une femme.

A R T H U R.

Ah ! je m'en suis douté.  
 J'en ai connu d'abord la sensibilité.  
 Elle souffre peut-être.

H U B E R T.

Oui. C'est une étrangère ,  
 Qui gémit comme vous , comme vous prisonnière.

A R T H U R.

Je la plains. Quel sujet l'amène parmi nous ?

H U B E R T.

Le Roi , pour vous servir , l'attache auprès de vous.

A R T H U R.

Vous me quitterez donc ?

H U B E R T.

Ma tendresse assidue  
Reviendra , chaque jour , jouir de votre vue.

A R T H U R.

Vous me le promettez ?

H U B E R T.

Oui.

A R T H U R.

Madame , excusez ;  
Je dois aimer Hubert ; mais où suis-je ? ah ! daignez  
Me prêter votre main , elle me sera chère.

*En la prenant.*

Je crois , en la touchant , m'appuyer sur ma mère.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

De vous , avec plaisir , prince , je prendrai soin.

A R T H U R.

Vous le voyez , madame , hélas ! j'en ai besoin.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Que pour vous , de pitié , mon cœur se sent atteindre !

A R T H U R.

Si j'étois votre fils , vous seriez trop à plaindre.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Si le ciel vous daignoit rendre une mère ?

A R T H U R.

Oh, non,

Je ne la verrois plus.

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! dans votre abandon,

 Je la remplacerai par le plus tendre zèle.

A R T H U R.

Vous êtes mère aussi, vous me tiendrez lieu d'elle.

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! je la fais déjà. Cher prince, à vos malheurs  
 Je donnerai mes jours, mes nuits, mon sang, mes pleurs.  
 Dieu! que je fais pour vous loin d'être une étrangère!  
 Arthur, mon cher Arthur!

A R T H U R.

C'est la voix de ma mère.

 J'ai cru, dans cet instant, l'entendre me nommer.

H U B E R T.

Prince, que dites-vous?

A R T H U R.

Mon cœur se sent charmer.

 Madame... est-il bien vrai?... Je doute si je veille.  
 Ah! ce nom retentit encore à mon oreille.  
 Arthur, mon cher Arthur! elle parloit ainsi.  
 Oui, je cherche ma mère, & ma mère est ici.

H U B E R T.

Non, prince, croyez-moi.

A R T H U R.

C'est moi que j'en veux croire.

 HUBERT.

TRAGÉDIE.

49

HUBERT.

Vous avez de sa voix dû perdre la mémoire.

ARTHUR.

Mais, Madame, pourquoi ne répondez-vous pas ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Si j'étois votre mère, hé! le saurois-je? — Hélas !

ARTHUR.

Vous l'êtes.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Non.

ARTHUR.

Je doute... O supplice! ô mystère!  
Cieux! rendez-moi le jour pour connoître ma mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Eh bien! oui, c'est mon nom; ce seul bien m'est resté.  
C'est ce flanc malheureux, ce sein qui t'a porté.  
Je goûte enfin, mon fils, oubliant toute injure,  
Le plaisir le plus doux qu'on doive à la nature.

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O mon Arthur! je peux donc te nommer!

ARTHUR.

Votre Arthur, sans vous voir, peut encor vous aimer.

HUBERT.

On vient, cachez vos pleurs, & taisons ce mystère.

ARTHUR.

Je veillerai sur moi, prenez soin de ma mère.

D

## SCENE ONZIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*  
 HUBERT, ARTHUR UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

*à Hubert.*

LE roi veut vous parler. Il sort d'entretenir  
 Un nouveau conjuré que l'on vient de saisir.  
 Jamais son triste front ne fut plus redoutable.  
 Mais vous , Arthur , Adèle & ce vieillard coupable  
 Que de fers , dans ces murs , son ordre a fait charger ,  
 Il veut vous voir tous quatre ; & vous interroger.  
 J'ignore son dessein.

*Il sort.*

## SCENE DOUZIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*  
 HUBERT. ARTHUR.

HUBERT.

O Dieu ! quel peut-il être ?

*à Constance.*

Emmenez cet enfant. Le tyran va paroître.

SCENE TREIZIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

HUBERT. ARTHUR. LE ROI.

KERMADUUC. NÉVIL. SOLDATS.

LE ROI, *suivi de Névil & de soldats.*

*à Constance & à son fils.*

**R**ESTEZ tous deux.

*Il fait signe à Névil & aux soldats de  
sortir ; Névil & les soldats obéissent.*

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle. à part.*

Je tremble.

HUBERT. *A part.*

O toi ; ciel instruis-nous  
Pour dérober la mère & le fils à ses coups.

LE ROI.

*à Kermaduc.*

Vieillard , de mes soupçons dissipe le nuage.  
Je veux te délivrer. Je plains tes fers , ton âge.  
Mais je veux être instruit. Je compte sur ta foi.  
Que cherchois-tu dans Londres ? Est-ce un asile ?

KERMADUUC.

Moi

Je n'en ai pas besoin.

LE ROI.

Qu'y venois-tu donc faire ?

KERMADUUC.

C'est mon secret.

D

32 J E A N S A N S - T E R R E .

L E R O I .

Je veux pénétrer ce mystère.

K E R M A D E U C .

Tu ne le sauras point.

L E R O I .

Les rois, (l'ignores-tu ? )  
De se faire obéir ont toujours la vertu.

K E R M A D E U C .

Je fais mourir.

L E R O I .

Crois-moi , vieillard dur & farouche ,  
Les supplices bientôt pourront t'ouvrir la bouche.

K E R M A D E U C .

Je fais souffrir.

L E R O I .

Peut-être. Et le tourment plus fort...

K E R M A D E U C .

Un Breton brave tout , la douleur & la mort.

L E R O I .

*A part.*

Nous verrons : réponds-moi. Je pourrai le surprendre.

*Tout-à-coup.*

Connois-tu cette croix que l'on vient de me rendre ?

K E R M A D E U C .

Moi !.. je ne réponds plus.

TRAGÉDIE.

53

LE ROI.

Tu vas mourir. Soldats!

ARTHUR.

*Effrayé pour le vieillard.*

Ah, mon oncle, écoutez!

LE ROI.

*A part*

Que veut-il dire?

ARTHUR.

Hélas

LE ROI.

Enfant, hé quoi, de vous cette croix est connue?  
Touchez-la.

ARTHUR.

Je ne puis en juger par la vue.

*La tâtant.*

Oui, c'est elle.

LE ROI.

*à part.*

*Bas.*

Qu'entends-je? Hubert, écoute bien.

HUBERT.

*Bas.*

Je suivrai tout par ordre & je ne perdrai rien.

LE ROI.

Jeune prince, approchez. Vous allez tout me dire.  
Oui, je n'en doute pas. Allons, il faut m'instruire.  
La simple vérité, voilà ce que je veux.

ARTHUR.

Vous n'affligerez point ce vieillard malheureux?

54 J E A N S A N S - T E R R E.

L E R O I.

*à Constance , sous le nom d' Adèle.*

Non. Je vous le promets. Vous frémissez , Madame.

C O N S T A N C E , *sous le nom d' Adèle.*

J'admirois cet enfant , la bonté de son ame ,  
L'intérêt qui l'émeut pour ce vieillard.

L E R O I.

Hé bien !

D'où vous vient cette croix ? Parlez.

A R T H U R.

Je m'en souviens ,

C'est de ma mère , hélas !

L E R O I.

Oui ; mais je viens d'y lire :  
Anglois , sauvez Arthur. Qui fut donc les écrire ,  
Ces mots ?

A R T H U R.

C'est moi.

L E R O I.

J'entends : mais pour quelle raison ?

A R T H U R.

J'étois las de gémir dans ma triste prison.  
Chaque jour augmentoit le poids de ma misère ;  
J'y soupirois pensif , j'y regrettois ma mère ;  
Je l'appellois la nuit. Croix sainte , entends mes vœux !  
Sauve , hélas ! lui disois-je , un enfant malheureux.  
Un espoir vint me luire ; & , par ma main tracée ,  
Sur cette croix enfin j'expliquai ma pensée.  
De la tour aussi-tôt je la laissai tomber.

LE ROI.

Mais encor , quel espoir avoit pu vous flatter ?  
Vouliez-vous des Anglois animer la colère ?

ARTHUR.

Ce projet convient-il , hélas ! à ma misère ?  
Je voulois seulement leur rappeler mon nom ,  
Et ne plus voir enfin les murs de ma prison.

LE ROI.

*à Kermadeuc , brusquement.*

Cette croix est tombée entre tes mains , perfide ?

KERMADÉUC.

Qui te l'a dit ?

LE ROI.

Kerbeck , à qui ta main timide  
L'a remise en secret lorsque l'on t'a faisi.  
Il m'a tout avoué , ton complice est ici.

KERMADÉUC.

Hé bien ! connois-moi donc. Je ne suis point un traître.  
J'ai tout fait , je l'ai dû , pour délivrer mon maître.  
Je respectois ton trône & ne l'attaquois pas.  
Je voulois rendre Arthur , mon prince à ses états,

LE ROI.

Comment régneroit-il , quand , privés de lumière ,  
Ses yeux.... ?

KERMADÉUC.

Va , nous l'aimons ; sa race nous est chère.  
N'est-il pas pour régner les droits de ses yeux ?  
Qu'importe que le jour soit éteint pour ses yeux ?  
Il en reste un plus pur dont il verra la flamme ;  
Et ce jour qui lui manque , il l'aura dans son ame.

L E R O I.

De ta vertu , vieillard , mon cœur est pénétré.  
 Hé bien ! vis près d'Arthur , n'en sois plus séparé.  
 Cette femme , à tous deux prodiguant sa tendresse ,  
 Va servir son enfance & servir ta vieillesse.

K E R M A D E U C.

C'est du moins un bienfait que je tiendrai de vous.  
 Nos malheurs réunis pèseront moins sur nous.  
 Nous mourrons tous ici , nos vœux vous le demandent.

L E R O I.

Non , vous n'y mourrez point , d'autres lieux vous  
 attendent.

Vous y pourrez tous trois consoler vos douleurs.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Où doit-on nous conduire ?

L E R O I.

A Pomfret.

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Ciel ! je meurs.

L E R O I.

D'où lui vient , cher Hubert , cette pâleur mortelle ?  
 Je ne fais , mes soupçons se sont tournés sur elle.

H U B E R T.

Le seul nom de Pomfret a produit sa terreur.  
 Ce nom chez les Anglois fut toujours en horreur.  
 L'habitude à ces lieux attache sa misère.  
 Elle est foible , crédule , & de plus , elle est mère ;  
 Et le cœur d'une mère est si prompt à trembler !

T R A G É D I E.

37

L E R O I.

Femme, je plains ton sort & veux te consoler.  
Sois libre, oublie enfin les douleurs qu'il te coûte;  
Va retrouver ton fils.

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Il ne vit plus, sans doute.

L E R O I.

Peux-tu délibérer? Hé quoi! de ta prison  
Crains-tu donc de sortir?

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Dans mon triste abandon;  
A mes fers, à ces murs, je suis accoutumée;  
Et mon ame à l'espoir pour jamais est fermée.

L E R O I.

C'en est trop: dans mes mains remettez cet enfant.

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

Ne me l'enlevez pas!

L E R O I.

Ciel! qu'entends-je?

C O N S T A N C E, *sous le nom d'Adèle.*

O tourment!

L E R O I.

Enfant, femme, vieillard, ici tout est complice.  
Je le veux, je l'ordonne. Hubert, qu'on le faisisse.

H U B E R T.

Madame, au nom des cieux, ne le retenez pas.

38 J E A N S A N S - T E R R E .

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Il faudra , tout sanglant , l'arracher de mes bras.

H U B E R T .

Le roi veut ...

C O N S T A N C E , *sous le nom d'Adèle.*

Non , jamais.

H U B E R T .

*Redoublez sa colère,*

*Lui arrachant l'enfant avec violence.*

Il veut être obéi.

A R T H U R .

*Il s'échappe des mains d'Hubert ; il  
reste sans guide , éperdu , les bras levés  
vers le ciel , ne sachant où se jeter.*

Ciel ! où suis-je ? Ah , ma mère !

L E R O I .

Sa mère !

C O N S T A N C E .

Oui , je la suis , il tient de moi le jour.  
C'est Arthur , c'est mon sang , l'objet de mon amour.  
Mais vous , Hubert , mais vous , qui preniez sa défense ,  
Vous m'arrachez mon fils , vous trahissez Constance ;  
Vous servez , sans rougir , un tyran féroce  
Qui par un fer brûlant vient d'outrager ses yeux.  
J'ai tout su par vous seul.

L E R O I .

Tu me trompois , parjure !

H U B E R T .

Oui , je servois le ciel , l'honneur & la nature ,  
La veuve d'un héros , le fils de Godefroi.  
Dans quel état , barbare , as-tu réduit mon roi !

Enfant, à qui le ciel prodigua tant de charmes,  
 Pour la dernière fois, fois baigné de mes larmes.  
 Voilà, voilà ta mère ! Ah ! vois-tu, malheureux,  
 Ces voûtes s'indigner à ton aspect affreux,  
 Ces pierres, ces anneaux, moins durs que tes entrailles,  
 S'élever contre toi du sein de ces murailles ?  
 Non : je n'invoque plus, pour payer tes forfaits,  
 Cette foudre qui gronde & ne punit jamais.  
 Cieux ! frappez les tyrans par un autre tonnerre !  
 Du sort de cet enfant instruisez l'Angleterre !  
 Qu'à ce bruit, chaque mère, au lieu de s'affliger,  
 Croie avoir, sur lui seul, un enfant à venger !  
 Pour déchirer tes yeux par un juste supplice,  
 Qu'un fer entre leurs mains éteincelle & rougisse !  
 Ou plutôt, que tes yeux, de ton ombre alarmés,  
 Ne se r'ouvrent jamais par la terreur fermés !  
 Règne, mais en tremblant, muet, pâle, immobile,  
 Rampant sous ces cachots pour chercher un asile ;  
 Séchant, mourant enfin de l'éternel effroi  
 Que réserva le ciel aux tyrans tels que toi !

L E R O I.

Holà, soldats, à moi !

---

## SCENE QUATORSIEME.

CONSTANCE, HUBERT, ARTHUR,  
 LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL,  
 SOLDATS.

L E R O I.

*En montrant Hubert & Kermadeuc.*

NÉVIL, qu'on les saisisse !

*En montrant Hubert. En montrant Hubert & Kerm,*  
 Commandez à sa place & hâtez leur supplice.

60 J E A N S A N S - T E R R E.

*A Constance & à son fils. Aux soldats*

Vous , restez dans ces lieux ; & qu'ils n'en sortent pas :

*à part.*

J'ai maintenant sur-tout besoin de leur trépas.

*Il lui parle à l'oreille.*

On vient. Névil , écoute.

---

## SCENE QUINZIEME.

CONSTANCE, ARTHUR, LE ROI,  
NÉVIL, SOLDATS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

*au roi.*

ON crie , on court aux armes.  
Le peuple est en fureur , la ville est en alarmes.  
On veut sauver Arthur.

L E R O I.

*à Névil.*

Il suffit. Viens , suis-moi.

Névil , je vais combattre , & je compte sur toi.

*Il sort d'un côté, & Névil de l'autre.*

---

## SCENE SEIZIEME.

CONSTANCE, ARTHUR.

A R T H U R.

ON me laisse avec vous.

C O N S T A N C E.

Ah ! ce ciel que j'implore  
Me permet donc , mon fils , de t'embrasser encore !  
Mais le roi ( j'en frémis ) de quelque ordre secret  
Vient de charger Névil , c'est sans doute un forfait.

TRAGÉDIE.

61

Dieu nous laisseroit-il tous les deux sans défense ?

ARTHUR.

Eh ! qui de ses décrets peut avoir connoissance ?

CONSTANCE.

Il nous protégera.

ARTHUR.

Mais s'il ne le fait pas !  
S'il avoit dans ce lieu marqué notre trépas !

CONSTANCE.

O mon fils !

ARTHUR.

Faut-il donc en sentir tant d'alarmes !  
La mort finit nos maux , la mort tarit nos larmes.  
Je bénis ces cachots où je fus enfermé.  
A l'attendre du moins ils m'ont accoutumé.  
Ma mère , dites-moi : Dieu près de lui rassemble  
Tous les cœurs vertueux , trop heureux d'être ensemble.  
S'il me place en ce jour , avec vous , dans les cieux ,  
Pour vous revoir encor me rendra-t-il mes yeux ?

SCENE DIX-SEPTIEME.

CONSTANCE, ARTHUR,  
KERMADEUC.

KERMADEUC.

**V**ENEZ , suivez mes pas. Nos soldats en furie  
Au perfide Névil ont arraché la vie.  
Hubert s'est joint au peuple , Hubert combat pour vous.  
Le tyran est vaincu , ne craignez plus ses coups.  
Nous l'avons défarmé. C'est en vain , dans sa rage ,

62 J E A N S A N S - T E R R E .

Qu'il cherchoit , dans la foule , à s'ouvrir un passage.  
Le peuple , le soldat accablent tour-à-tour  
Ce tigre fremissant qu'on entraîne à la tour.  
Venez braver aussi ce tyran qu'on abhorre ;  
Montrez-lui votre fils , puisqu'il respire encore.  
Tous les deux , sans péril , vous pouvez l'approcher.  
Ne fuyez plus.

C O N S T A N C E .

Moi fuir ! ah ! je cours le chercher.  
Sortons , volons.

*Elle se précipite avec son fils sur les pas de  
Kermadeuc.*

---

## SCENE DIX-HUITIEME.

U N O F F I C I E R .

O jour de douleur & de joie !  
Constance ! Arthur ! Venez. C'est Hubert qui m'envoie.  
Mais je les cherche en vain. Que sont-ils devenus ?

---

## SCENE DIX-NEUVIEME.

L'OFFICIER, HUBERT.

L'OFFICIER.

*Avec le transport de la joie & de la confiance.*

J E le vois , cher Hubert , on nous a prévenus.  
Eh ! qui ne briguerait la douceur & la gloire  
D'apprendre à la vertu l'instant de sa victoire ?

H U B E R T .

La gloire en est au ciel.

L'OFFICIER.

Et le bonheur pour vous.  
Goûtez , goûtez enfin un triomphe si doux.

Oui , vous sauvez Arthur , sa mère , tout l'empire.  
C'est le ciel qu'on bénit , c'est Hubert qu'on admire.  
Voyez-vous ce tyran ? Le peuple , les soldats ,  
Les mères en fureur accompagnent ses pas.

---

SCENE VINGTIEME & dernière.  
UN OFFICIER, HUBERT, LE ROI,  
KERMADEUC, SOLDATS, PEUPLE.

HUBERT.

*Au roi.*

**H**É bien , tyran , hé bien ! le ciel punit tes crimes.  
Et du moins à tes coups j'arrache deux victimes.

LE ROI.

*En montrant les corps de Constance & d'Arthur.*  
Les voici toutes deux. Ma main , ma propre main  
*En montrant le poignard sanglant qu'on vient de lui*  
*arracher , & qui est entre les mains d'un soldat.*  
De ce poignard caché leur a percé le sein.

HUBERT.

Barbare !

KERMADEUC.

Qu'as-tu fait ?

HUBERT.

*A Kermadec.*

Point de cris , point de larmes  
*En retenant le peuple & le soldat qui font un mouvement*  
*vers le roi.*  
Anglois , dans son vil sang ne fouillez point vos armées !

*au roi.*

Tigre , es-tu satisfait ? Vois-tu ces corps sanglans ,  
 Massacrés par ta main , l'un sur l'autre expirans ?  
 Vois-tu ce jeune enfant qu'embrasse encor sa mère ,  
 Et ses yeux où ta rage éteignit la lumière ?  
 Tu ne l'as pas voulu , mon Dieu , que cette croix  
 Par qui ce noble enfant t'implora tant de fois ,  
 M'aidât à le sauver des mains de ce barbare !  
 Hélas ! il eût montré la vertu la plus rare ;  
 Il eût été prudent , juste , intrépide , humain ;  
 L'état n'eût point gémi sous son sceptre d'airain.  
 Dieu d'un si cher trésor a privé l'Angleterre ,  
 Et pour le rendre au ciel , il l'enlève à la terre.  
 J'adore ses desseins , qu'il soit béni ! Mais , toi ,  
 Le moment est marqué , tyran , pâlis d'effroi.  
 Tu voudras jusqu'au bout te livrer à ta rage ,  
 Et régner , comme un tigre , au milieu du carnage.  
 Mais Dieu t'a réservé le plus affreux trépas ;  
 Et tes soins prévoyans ne t'en sauveront pas.  
 Je vois , je vois déjà de ta bouche perfide  
 S'approcher le breuvage & la coupe homicide.  
 J'entends déjà tes cris. Tu sentiras soudain  
 Tous les maux des enfers rassemblés dans ton sein ,  
 Tous ces poisons vengeurs , d'accord pour te détruire ,  
 Et le feu qui dévore , & le fer qui déchire.  
 Dans ton sein entrouvert , de tes mains arraché ,  
 Par ces poisons brûlans ton cœur fera séché ;  
 Il paroîtra , ce cœur , sous l'œil de tes victimes  
 Que par-tout sous ces murs entassèrent tes crimes.  
 Tous ces manes sanglans , sortis de leurs tombeaux ,  
 Viendront , près de ton lit , contempler tes lambeaux ;  
 Et dans ce même instant où ton effroi commence ,  
 L'éternel sur tes pas a placé sa vengeance.

*La toile tombe.*

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

however, that this experiment will not prove sufficient to establish the point; for it may be urged, in direct opposition to it, that, though the vibrations of a solid body are capable of being conveyed by the bones of the cranium to the ear, the pulses of the air do not appear capable of making the least impression on these parts. If the ears be accurately closed, and no solid body touch the head, it will, we believe, be impossible to receive the least sensation of sound.

The paper concludes with some remarks on ventriloquism. Mr. Gough endeavours to explain the deception produced in this art, by supposing that the performer has the power of throwing his voice against some opposing body, before it has been received by the audience; and that they hear, not the voice itself, but only the echo of it, which comes to them in the direction whence it was last reflected. We cannot acquiesce in this speculation; besides the impossibility of throwing the voice, as it were in a right line, without its spreading into the contiguous space, how can an echo be in any case perceived, without the sound which caused the echo being previously heard, and affecting the ear with more violence?

*The Theory of Compound Sounds.* By the Same.—The principal object of this paper is to support the hypothesis of Dr. Smith, in opposition to the one lately advanced by Dr. Young. The author endeavours to prove, both by appealing to experience and by mathematical reasoning, that two distinct pulses of air, constituting two sounds, can never coalesce so as to form one uniform vibration or sound. So far as it relates to the mechanical operation produced by the sounding body on the air, we conceive that Mr. Gough's idea is certainly just: but we doubt whether he be equally correct with regard to the effect on our sensations. Different ears possess, in a very different degree, the power of analyzing compound sounds; and it is perhaps impracticable to fix a limit to this power: yet we are inclined to believe that there is a limit, beyond which it is absolutely impossible for this faculty to be extended. If we mistake not, a considerable share of what is properly called harmony depends on a coalescence of the sensations of sound, though it be acknowledged that the mechanical vibrations of the air remain perfectly distinct.

*Meteorological Observations.* By John Dalton.—Various remarks occur in this paper, which may be consulted by the Meteorologist.

# MISCELLANEOUS PAPERS.

We have been induced to dwell so much at large on the philosophical memoirs, that we shall be under the necessity of passing



PQ  
1981  
D6J4

Ducis, Jean François  
Jean Sans-terre

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

